

LE PATRO : LIEU DE VIE ET D'ÉVANGILE

par Luc Balbont

**On ne parle plus
tellement des patronages
et souvent
on les a laissés disparaître.
Et pourtant
il s'y fait encore
un grand travail.
Lisez plutôt l'histoire
d'un d'entre eux
dans un quartier
populaire de Paris.**



Le constat est sans appel, mais les bons vieux « patro » ont bel et bien disparu. Ainsi le vingtième arrondissement de Paris, qui comptait encore sept patronages au début des années 60, n'en compte plus un seul aujourd'hui. Partout ailleurs, c'est le même désarroi ! Les cours cimentées où l'on jouait au basket-ball le jeudi après-midi sont devenues sous la pioche des promoteurs des immeubles ou des bureaux. Et quand les « patro » existent encore, ils se sont transformés soit en clubs sportifs avec des clubs-houses, des trophées et des résultats épinglés aux murs du hall d'entrée, soit en maison de la culture plus « communicante » que « communiant », souvent dirigées par des gens dont l'ambition est plus personnelle qu'altruiste.

Ni club sportif, ni maison de la culture, le patronage était d'abord et avant tout un lieu de vie, où chaque soir, après l'école, les gosses des quartiers environnants venaient chercher un réconfort affectif et moral, entendre une parole, recevoir une direction, apprendre la collectivité. Un grand nombre de ceux qui nous dirigent aujourd'hui sont passés par ce lieu-là : de Jacques Delors à Edouard Balladur, de Pierre Méhaignerie à Pierre Pfimplin, sans compter tous les autres qui sont devenus des créateurs, des chefs d'entreprises, des grands syndicalistes ou, tout simplement, de bons pères de famille (1).

Ce constat effectué, il reste à en tirer

la leçon et à se poser gravement la question : où vont les enfants désœuvrés, paumés ou mal aimés, perdus dans ces cubes de béton, dans ce conglomérat de lumières et de sons agressifs que sont nos villes et leurs banlieues ? Nulle part si l'on en croit les statistiques alarmantes sur la jeunesse perdue. Car le « patro », c'était aussi la cale nécessaire à ces jeunes vies branlantes, une sorte de tuteur qui maintenant debout ces gosses déshérités, et qui les empêchait de désespérer tout à fait.

Dans le dix-huitième arrondissement de Paris, entre la porte de Clignancourt et Barbès-Rochechouart, se trouve le « patro » de la paroisse de Notre-Dame du Bon-Conseil, sans doute l'un des derniers vrais patronages de Paris, banlieue comprise. A sa tête, un prêtre de 43 ans, le Père Dominique Chereau. Ce Nantais a trouvé sa vocation en mai 1968, et là où beaucoup ont éprouvé le rejet de la religion, « aliénation suprême de l'homme », Dominique Chereau y voit, tout comme le bouillant philosophe Maurice Clavel « un coup de l'esprit sain ». A la « fac » de Nantes où il étudie le droit, Chereau prend conscience que cette génération aisée qui dépave les rues et crie sa révolte sur les campus ressent avant tout le vide de l'Absence : « *J'ai tout à coup compris que cette révolte de la jeunesse en réaction contre le matérialisme, était un cri vers Dieu ; ces jeunes ne manquaient sans doute de rien, sauf de l'essentiel.* » C'est après ce mailà, qui fut en quelque sorte son chemin

de Damas, que Dominique Chereau décide de se faire prêtre, un prêtre qui ne prêchera ni la révolution triomphante, ni le syndicalisme glorieux, mais qui annoncera l'Évangile et la Doctrine Sociale de l'Église : « *Lorsque j'ai ressenti cet appel, j'ai hésité sur la voie à suivre, puis j'ai fini par découvrir ma véritable vocation apostolique au sein de la congrégation des religieux de Saint-Vincent de Paul.* » Ces religieux vivent l'Évangile au milieu des déshérités, et c'est précisément ce que recherche notre ex-étudiant en droit.

Comme autrefois le Mont Saint-Michel

En septembre 1977, après des études au séminaire de Pont-de-Cé, près d'Angers, le Père Chereau est nommé à Paris, dans cette Paroisse de la rue de Clignancourt. Il reprend également le patronage en main. Un patro qui périclité. Les enfants n'y sont plus chez eux. Des adultes y ont monté un club de football, et occupent pleinement le lieu. Ils ont aménagé la plus belle salle en bar, et n'admettent dans leur groupe que ceux qui leur ressemblent. On se coopte, on trinque, le dimanche on joue un peu « de la savate ». Rien de bien méchant sans doute, mais rien de très sain non plus. Les gosses, eux, ont un bout de cour, et on les tolère à la condition qu'ils ne dérangent pas. Mais il y a pire. Dans ce quartier pauvre de la périphérie parisienne, ils sont les objets permanents de la violence et du vice extérieurs : « *Il y avait des gosses, se rappelle le Père Chereau, qui étaient des enfants déjà bousillés par la vie, mal aimés, humiliés, le cœur sec, vivant dans une misère matérielle et morale profondes, s'exploitant les uns les autres. Certains allaient même jusqu'à se prostituer quand ils sortaient du patro.* »

Le jeune Père contemple le désastre mais ne se décourage pas. Les orientations nouvelles qu'il donne au patronage se chargent de faire le vide petit à petit, sans heurt et sans cri. Avec une petite équipe d'animateurs, il reconstruit patiemment la vie, dans ce lieu qui s'asséchait. Il mise sur les jeunes nés en 1966, les 11-12 ans : « *A l'époque, se souvient le prêtre, on nous prédisait la fin en quelques mois.* », prédiction obsolète, car douze ans après, le patro ne désemplit pas. 140 gamins le mercredi après-midi et 90 le samedi participent aux divers jeux et activités organisés pour eux. Et depuis peu les portes sont aussi ouvertes le vendredi soir.

Mais le « patro » n'est pas seulement un pourvoyeur de loisir. Les jeunes n'y viennent pas que pour y consommer des jeux. Ils sont là également pour entendre la Parole. Diffuser l'Évangile est l'un des soucis premiers du Père et de son équipe : « *Dans le groupe des aînés, les 15 ans, sur 30 adolescents, seuls deux d'entre eux ne pratiquent pas. Et chez les 12, 13, 14 ans, 26 gosses sur 40 sont pratiquants. 5 sont des non-chrétiens, juifs ou musulmans.* »

Grâce à l'entêtement de ce curé, ce « patro » est redevenu cette oasis où les jeunes viennent se ressourcer et repartir ailleurs, porteurs eux aussi, d'un peu de ce message chrétien : « *En fait, c'est comme un petit Mont-Saint-Michel, compare Dominique Chereau, les gens venaient s'y protéger des invasions barbares, et rencontrer Dieu dans l'Abbatiale au-dessus de la forteresse, pour repartir sauvés et réoxygénés.* »

« On ne fait du bien aux hommes qu'en les aimant », cette phrase que le fondateur de la congrégation des religieux de Saint-Vincent-de-Paul aimait se répéter, le Père Chereau en a fait son leitmotiv. Et le travail porte ses fruits : en douze ans, trois jeunes sont au séminaire et veulent devenir prêtre, deux frères s'y préparent, tandis que d'autres y pensent. Mais de toutes les façons, futur prêtre ou non, tous sont accueillis, et tous peuvent trouver l'aide morale et matérielle quand ils en ont besoin. Car le Père sait aussi être réaliste, et trouver grâce au réseau de solidarité (des chefs d'entreprises ou des hauts fonctionnaires chrétiens) qu'il a mis sur pied, la juste orientation ou l'emploi adéquat au jeune en détresse qui vient frapper à sa porte. Aimer les hommes, c'est aussi les aider à vivre décemment. Et, dans ce quartier difficile, où la violence fait souvent loi, le « patro » a permis et permettra encore à des jeunes en dérive de se raccrocher aux branches.

Une clairière dans la jungle

Ainsi Olivier, étudiant en lettres à la Sorbonne. Il est venu au « patro » en 1974, à l'âge de 7 ans. Vivant dans un milieu familial difficile, il était méfiant, replié, hostile « *même à ceux qui lui voulaient du bien* », dit-il. C'est avec l'arrivée du Père Chereau qu'il commence à évoluer. En 1979, il se fait baptiser, et aujourd'hui il avoue tout net que : « *sans ce lieu, il ne serait jamais sorti du trou où il était.* »

Le grand-père de Jean-Luc est Kabile, et lui-même a fréquenté le patronage pendant deux ans sans être chrétien. Peu à peu, le Père Chereau lui confie des responsabilités. Jean-Luc s'occupe des jeunes, et accepte qu'on lui enseigne le catéchisme. Il finit par découvrir que de s'occuper des autres, c'est quelque chose de grandiose. Aujourd'hui, à 22 ans, il est professeur de mathématiques et envisage de devenir prêtre.

Jean-François a 19 ans. Son père est tombé gravement malade il y a trois ans. Sa mère est alors moins à la maison et c'est au « patro » que l'adolescent retrouve la chaleur familiale dont il a besoin pour continuer sa vie.

Gilles, 18 ans, a découvert ici, en se forçant à venir à des soirées-débats qui le barbaient pourtant, que « *la prise de conscience de l'existence de Dieu allait de pair avec l'évolution intellectuelle.* »

Miguel venait seulement pour jouer au football

Quant à Miguel, voilà près de douze ans qu'il fréquente le patronage. Il est venu ici pour jouer au football. D'origine portugaise, Miguel a le « foot dans le sang ». En 1981, il se voit proposer une fonction d'animateur par le Père Chereau. A Solesnes, lors d'une retraite avec les jeunes, il écoute le chant grégorien, et sort de l'Église en s'écriant : « *C'est bien la première fois que je ne me fais pas c... à la messe.* » Changement radical : en terminale, il veut devenir prêtre. Raté ! L'apostolat avorte. Le bac en poche, il décide alors d'être enseignant. « *J'avais tellement eu de mauvais profs, dit-il, que j'ai décidé de faire ce métier comme une véritable vocation.* » L'année dernière, Miguel s'est marié religieusement, et il prépare actuellement son agrégation.

Quoiqu'en pensent certains, rien n'a remplacé les patronages. Et ces témoignages l'attestent. En ce moment, plus que jamais, notre monde a besoin de ces lieux de vie, besoin de témoins aussi, comme ce Père Chereau et ces jeunes qui l'entourent. Il faut que resurgissent ces viviers, car dans cette jungle ils seront demain ces clairières nécessaires et indispensables.

L. B.

(1) Lire à ce propos le livre de Gérard Cholvy, **Le patronage, ghetto ou vivier**, qui vient de paraître aux éditions « Nouvelle Cité ».